

Prendre le maquis

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 10, numéro 1-2, printemps-été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5978ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1995). Prendre le maquis. *Brèves littéraires*, 10(1-2), 77-85.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

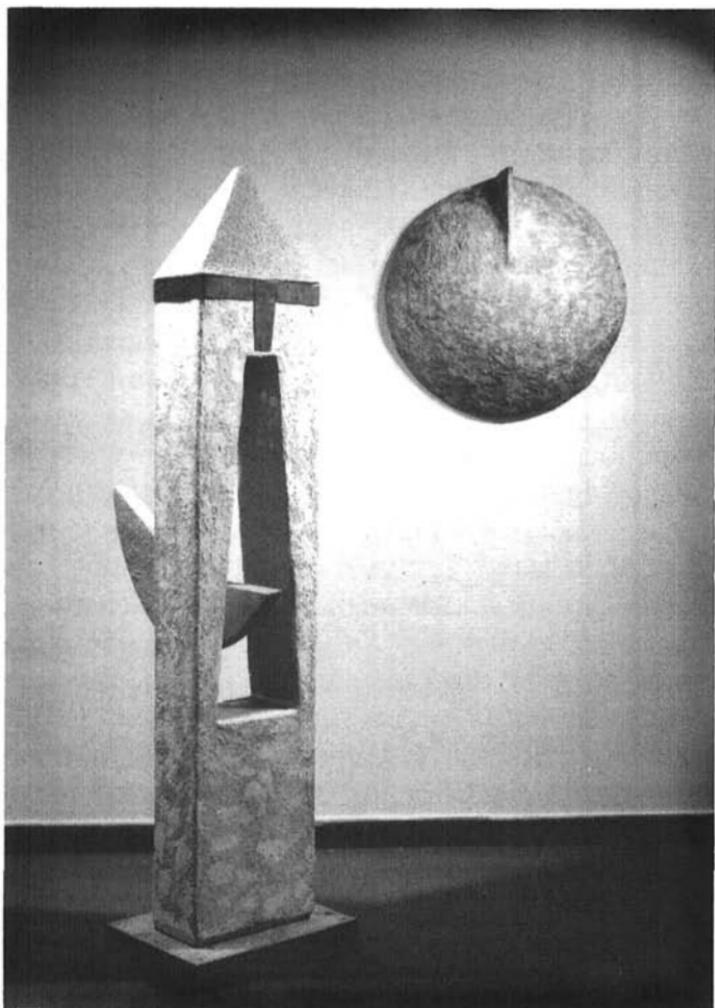
Prendre le maquis

Cher Nicolas,

Vous vous dites prêt à essayer de vivre de votre plume. Attendez-vous un avis là-dessus ? Vivre de sa plume, cela me paraît signifier à peu près : vivre aux crochets de l'État. Je n'ai jamais pu me résoudre à considérer et à traiter l'État comme une vache pour écrivains, bien qu'il se comporte ainsi depuis des années. Si vous pouvez supporter l'idée de devenir un veau, sous le pis de ce gros ruminant, libre à vous, mais je pense que vous courez un grand risque, et je ne songe même pas au fait que le pis est presque tari. Le risque est plutôt qu'une bourse doit aboutir à un livre publié ; pour chaque bourse, pour justifier les subsides reçus et avoir quelque chance d'en obtenir d'autres, vous devrez publier un livre, même si vous le jugez insatisfaisant. À la longue, à ce régime, il se peut que vous empiliez par nécessité des livres médiocres, redondants, farcis d'imitation de soi, comme on le voit souvent, des livres que vous ne pourrez pas oublier, qui vous suivront, et que vous risquez de regarder avec le plus grand dégoût si vous n'êtes pas dupe de l'effet de masse.

Si je vois clair dans vos allusions à votre façon d'écrire, les choses se passent à peu près ainsi : des lignes vous viennent à l'esprit, vous les notez, et vous pensez que c'est fini. Je me demande si vous ne confondez pas le début et la fin. Ce qui vient à l'esprit n'est-il pas plutôt une semence, qui a besoin de disparition et de nuit pour germer, et qui germera si le sol et le temps sont favorables ? Ce qui germera, je pense que ce sera le naturel, enfant de la spontanéité enfouie. Mais vous pensez que la spontanéité a tout dit, vous lui donnez le dernier mot, vous faites lire ses résultats, et si quelqu'un prétend que c'est intéressant, vous le croyez sans vous poser aucune question. Tout heureux d'avoir été approuvé par quelqu'un, vous êtes prêt à publier. Je peux vous comprendre, mais je vous demande : vous, que pensez-vous ? À mon avis, ce n'est pas d'abord à d'autres de décider du bien-fondé de ce que vous avez écrit, mais à vous, et pour cela, il faut beaucoup de réflexion et de temps. Quand vous serez plus ou moins fixé sur ce que vous aurez fait, après avoir comparé de nombreux poèmes pour essayer d'y voir clair, il sera toujours temps d'aller chercher l'opinion d'autrui. Si l'opinion d'autrui vient avant votre réflexion, elle va emplir votre vide, vous vous y habituerez, vous la ferez vôtre, et vous n'aurez jamais la moindre vue personnelle sur vos poèmes. Cela me paraît comparable au fait de vendre son âme.

Vous vous dites dérouté par de petits poèmes que j'ai publiés ici et là. Je n'en suis pas surpris. Ils m'ont déconcerté aussi. Je dirais même que ceux qui ne me déconcertaient pas ne m'intéressaient



Pierre RACINE
Tour du temps
papier & cuivre, 1992 (86 x 22 x 32")

guère. Il me semblait qu'ils n'avaient rien à me dire et j'avais tendance à les oublier. Les autres, il m'a fallu les apprendre par cœur et me les réciter souvent pour me familiariser avec eux. De cette façon, j'ai appris à en apprécier un certain nombre. D'autres me restent en partie étrangers ou incompréhensibles. J'en suis venu à penser qu'aucun n'était fait pour être lu, au sens où l'on s'assoit pour lire un livre. Si un morceau de musique durait dix secondes, il ne justifierait pas un concert. De même, je pense que mes poèmes d'avant 1988, étant très courts, indépendants les uns des autres et ne formant aucune suite, ne justifient guère la lecture. Je les crois plutôt faits pour être appris par cœur et récités à part, n'importe où, n'importe quand, dans les temps morts, par exemple en conduisant sur une route bien connue ou en attendant chez le dentiste. J'ai l'impression que c'est ainsi, par récitation et imprégnation, qu'ils peuvent commencer à exister pour quelqu'un. Je me demande d'ailleurs si la disposition que j'ai à les voir soustraits à la lecture et récités mentalement ne vient pas du fait qu'ils ont aussi, souvent, été composés mentalement, et donc soustraits à l'écriture.

Vous pensez que le poète est toujours dans une situation difficile. Je le crois aussi, mais peut-être pas pour les mêmes raisons que vous. À mon sens, il l'est principalement du fait que tout ce qui a été publié en poésie (même par les contemporains et par lui-même) est périmé, et qu'il lui faut obtenir autre chose. La situation du poète me paraît donc comparable à celle du nageur qui doit constam-

ment repousser l'eau à droite et à gauche, non seulement pour avancer, mais tout simplement pour exister. Le poète qui cesse de repousser coule dans le déjà-fait, et le déjà-fait ne le porte que s'il le repousse. Je suis toujours ébahi de voir des poètes enthousiastes et exubérants se répandre indéfiniment de la même manière, sans se poser de questions, ou s'installer avec satisfaction dans le déjà-fait en apportant aux formes très peu d'eux-mêmes. Je vois plutôt la poésie comme un élément étranger, hostile, avec lequel on est rarement à l'unisson, où je ne comprends pas que l'on puisse se trouver longtemps comme un poisson dans l'eau, et où le naturel est une conquête. Paradoxalement, c'est une conquête en grande partie négative, qui consiste à éviter pour vaincre. La comparaison du nageur va encore me servir : il donne l'impression d'esquiver l'emprise de l'eau pour qu'elle continue à le porter.

Les lignes qui précèdent risquent de vous laisser perplexe, mais j'ai bien peur de ne jamais rien vous dire d'autre que d'éviter, y compris l'existence publique des lettres, les associations ou les mouvements de « créateurs », le discours des spécialistes, le fonctionnarisme littéraire sous toutes ses formes. Je crois qu'il est préférable d'ignorer tout ce qu'il y a d'officiel. Maintenant, si vous éprouvez le besoin de mesurer les limites de mon opinion, vous pouvez penser à de grands écrivains qui ont consacré beaucoup de temps et d'énergie à leur reconnaissance publique et à leur présence dans le monde des lettres.

De plus en plus, invention et convention me paraissent les bons critères pour juger de l'écrit. Je ne parle pas d'invention superficielle (fantaisies typographiques, syntaxiques ou lexicales pour «faire nouveau», qui sont des enfantillages), mais d'invention de fond, qui ne peut résulter que de l'invention de soi, du perfectionnement de soi, c'est-à-dire de la recherche de son naturel le plus élevé. Cette préoccupation de l'invention profonde doit découler du fait qu'à mes yeux, la littérature est un art, et non une activité sociale, ni une branche de la «production» ou de l'industrie du spectacle culturel, ni une dépendance des sciences humaines, ni une matière d'enseignement ou de recherche, ni rien d'autre. En ce qui me concerne, ce cap change tout le voyage. Il incite à prendre le maquis ou des petits chemins qui passent loin des lieux que j'énumérais plus haut, où la convention prospère et circule.

Quant à l'invention, elle se situe dans la langue. Pour composer dans la langue, c'est-à-dire pour y mettre en valeur de nouvelles relations justifiées, de nouvelles perspectives fondées, je pense qu'il faut être connaisseur. A-t-il existé des compositeurs pour piano qui ignoraient la technique pianistique et les œuvres composées pour l'instrument ? J'en doute. Regardez aussi le nombre d'heures, de jours, de mois, d'années qu'un organiste virtuose a dû passer devant les claviers pour obtenir une parfaite indépendance de chaque main, de chaque pied. Et pour écrire, il suffirait de savoir tracer ses lettres, de prendre un crayon, de s'asseoir et de noter ce qui vous vient ?

Je n'en crois rien. La langue est un clavier monumental, devant lequel on se ridiculise à ne frapper que les touches du milieu ou à ne jouer qu'avec deux doigts. La question fondamentale, pour un écrivain, est celle des moyens d'expression, de leur diversification, de leur approfondissement, de leur renouvellement. Vous n'aurez jamais à votre disposition un trop grand magasin de formes, de tournures et de mots prêts à servir, et ils seront prêts parce que vous vous serez longtemps colleté avec eux. Après cela, il est possible que vous écriviez de façon négligée ou quelconque, mais, grâce au travail que vous aurez fait, on sentira, en vous lisant, que ce négligé n'est pas nécessité, manque ou indigence, mais choix, dépassement, surcroît. C'est toute la différence entre la fatalité de la misère et le dépouillement volontaire. Saint François d'Assise disait que la pauvreté spirituellement valable est volontaire. Léon Bloy disait le contraire. Au moins en ce qui concerne la littérature, je donne raison au premier.

J'ai entendu dire récemment que quelqu'un pérorait à Paris pour obtenir la reconnaissance, par les Français, de la littérature québécoise comme d'une littérature «étrangère». Comment un Français pourrait-il concevoir comme étrangère une littérature écrite en français ? En France, la littérature étrangère est la littérature traduite, rien d'autre. Je ne crois pas possible qu'un livre belge ou suisse soit considéré comme étranger en France. Pourquoi un livre québécois le serait-il ? Si nous voulons passer pour étrangers là-bas, il va falloir écrire en anglais ou en mic-mac. En évo-

quant cette réclamation, je veux attirer votre attention sur l'inutilité des jérémiades. Elles sont lettre morte, elles laissent la réalité de glace. Il est bien plus avisé d'essayer d'écrire une page universelle, au sujet de laquelle personne n'aura l'idée de se demander si elle est étrangère ou non.

Bien entendu, vous avez le droit de penser que je m'illusionne en tous points. Je vous encourage même à le penser, de façon à faire jaillir de la confrontation vos propres convictions. Certaines idées ne durent qu'une fraction de seconde, d'autres sont un peu prolongées par des adhérents qui les dénaturent, et toutes meurent remplacées par d'autres idées plus séduisantes qui subissent à leur tour le même sort. Les convictions s'ancrent plus solidement, et je suis persuadé que quelques convictions ou certitudes personnelles bien ancrées sont nécessaires pour soustraire toute activité au caprice. Mais vous êtes peut-être de ceux qui portent l'incertitude aux nues ? Si c'est le cas, demandez-vous ce qui est le plus exigeant, de l'incertitude ou de la certitude. À mon avis, il y a beaucoup de confort dans l'incertitude, parce qu'elle n'engage à rien et qu'on n'y risque rien, alors que les certitudes exigent que l'on soit digne d'elles tous les jours, et que le fait que l'on n'y arrive jamais est difficile à porter. Ajoutez à cela que l'incertitude n'est pas serviable : elle ne donne rien à quoi adhérer, se mesurer ou s'opposer. Elle ne tend qu'un miroir à l'incertitude de l'interlocuteur, pour un résultat nul. J'ai essayé d'éviter cela dans cette lettre, et j'ai envie de conclure en vous disant : ne reculez devant aucune certitude à votre

usage, quand il s'en dessinera devant vous qui vous paraîtront fondées. À leur contact, à leur école, et surtout s'il vous est difficile de vous en rendre digne, vous apprendrez beaucoup plus qu'en entretenant en vous des sables mouvants.